

Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]

Autor(en): **Assollant, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 19

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port) :

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 45 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Nous avançons l'expédition de ce numéro d'un jour vu la solennité du VENDREDI-SAINT.

Les effets du printemps. — Le scrutin.

Nous jouissons vraiment depuis quelques jours d'un calme parfait. Un printemps superbe répand sur nous son influence salubre et semble chasser l'humeur noire de tous les caractères qui y sont enclins. Les agitations politiques sont vaincues par ce beau soleil d'avril qui paraît vouloir les bannir à jamais du milieu de nous. Les dernières voix qui maugréaient encore ont été étouffées, paraît-il, par le bruit du canon qui tonnait l'autre soir. La poudre disait non ! non ! non !... et l'écho répétait oui... oui... oui... puis se perdait dans les forêts de sapins. Et maintenant tout se tait, et le canon et les murmures. La presse même, si terrible il y a peu de temps, la presse qui prédisait l'avenir le plus sombre, l'inquisition, l'oubli des traditions nationales, est aujourd'hui des plus conciliantes. « Mais, dit-elle, tout va bien, les derniers événements ne nous ont point surpris ; mais nous n'avons jamais entendu les choses autrement !... » O heureux effets du printemps ! O douce paix ?

Réjouissons-nous devant tant de condescendance, applaudissons à ce contentement général et reconnais-

sons qu'avec le printemps il est un autre puissant moyen pour ramener le calme dans les jours agités ; c'est un bon tour de scrutin, remède des plus actifs contre la fièvre. — Quand on dit que le scrutin est malin, on a raison, car c'est un espiègle qui nous ménage parfois de charmantes surprises, un prestidigitateur qui escamote habilement les questions. Le peuple vaudois paraît souvent vouloir se prêter à certaines comédies qui se jouent assez fréquemment chez nous, et s'enthousiasmer aux belles paroles d'un orateur populaire ; il orne au besoin son chapeau d'un rameau vert, au risque de provoquer un déboisement de forêt ; il laisse croire un moment qu'il est facile à mûrir pour telle circonstance donnée et sera le servile instrument d'ambitions personnelles ; puis on préjuge ses décisions et l'on croit la bataille gagnée. Erreur. — Le moment décisif arrive, le scrutin s'ouvre et l'homme qu'on classait parmi les moutons de Panurge se rend au temple, s'accroupit sur un banc à l'écart, comme un pénitent dans l'église romaine, écrit son bulletin en le dérochant aux regards indiscrets, le jette dans l'urne d'une main ferme et avec le sentiment de sa dignité et de ses droits, puis se retire avec un léger sourire sur les lèvres... L'heure du dépouillement sonne et le résultat montre que *le peuple est libre !*

L. M.

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

« Où sont vos armes ? dit-il.

— Je n'en ai pas, répondit Bussy.

— Quoi ! vous allez dans l'Ouest, et vous n'avez pas un revolver, pas même un *bowie-knife*, pour vous faire respecter ?

— Bah ! le diable n'est pas si noir qu'on le peint.

— Mon cher, souvenez-vous de ceci. Vous allez en pays ennemi. Soyez sur vos gardes. Parlez peu et tenez dans la main la crosse d'un revolver. Vous êtes sûr qu'on vous cherchera querelle, et plus sûr encore que vous aurez contre vous tout le monde. Tous les habitants de Scioto-Town sont vos débiteurs. En

pareil cas, un coup de couteau est une quittance. S'il vous arrive malheur, qui s'inquiètera de vous ? qui recherchera le meurtrier ? Ceux qui le verront fermeront les yeux. On vous enterrera au pied d'un chêne, et tout sera dit.

Adieu, prenez ce revolver et ce *bowie-knife* ; ne vous en servez qu'à la dernière extrémité, mais alors ne ménagez pas votre homme. Il vaut mieux tuer le diable que d'en être tué. Au revoir. Vous me retrouverez à Montréal. »

A ces mots, les deux amis se séparèrent. Bussy était fort triste. Les conseils de Roquebrune lui causaient une impression pénible. En arrivant à la dernière station du chemin de fer, qui n'était qu'à deux lieues de Scioto-Town, il monta dans une diligence, en compagnie d'un homme de cinquante-cinq ans, aux cheveux gris, à la mine respectable, qu'il entendit appeler Samuel Butterfly. C'était en effet le digne père de la belle Cora.

Cette rencontre n'était pas l'effet du hasard. Samuel était à New-York avec sa fille le jour même où le jeune Français avait

L'histoire du canton de Vaud racontée par ses chansons.

IV.

Il serait peu logique d'apprécier les actes de nos ancêtres d'après les idées de notre époque, et cependant on ne peut nier que l'histoire suisse, au point de vue démocratique, est moins une marche ascendante du régime populaire qu'une suite désordonnée de faits pour ou contre la souveraineté du peuple.

Le xviii^e siècle de la Suisse présente une suite nombreuse d'insurrections qui échouent successivement, noyées dans le sang, et qui n'aboutissent enfin que par l'intervention étrangère, mais à quel prix, hélas !

Les patriotes vaudois furent des premiers à protester, dès 1791, contre le joug des patriciens bernois. Les Laharpe, les Boinod, les Cart, et bien d'autres encore, condamnés à mort par contumace, vont au loin préparer l'émancipation de leur pays. Pendant qu'un peuple insouciant laisse faire, les citoyens des villes de Lausanne, Vevey, Morges et Rolle fêtent dans des banquets, à la barbe des baillis bernois, la prise de la Bastille et les autres grands faits de la révolution française.

Mais bientôt après la journée du 10 août 1792 et les massacres des gardes suisses aux Tuileries, une vive réaction se produit. Le retour de quelques milliers de *rouges*, qui sont cantonnés sur les rives du Léman vaudois, amène des proscriptions. Nombre de jeunes gens, incriminés pour le seul fait de paroles ou de chansons séditieuses, sont emprisonnés à Chillon. Bientôt après, une armée de 6000 Bernois arrive dans le pays et fait passer sous les fourches caudines les représentants des villes et des campagnes vaudoises.

Nos pères ne sont pas assez lâches pour se soumettre longtemps à la force brutale et pour subir davantage un pouvoir que rien ne justifie, aussi les assemblées secrètes continuent et se recrutent de tout ce qu'il y a d'hommes énergiques dans le pays. Le 24 janvier 1798, d'un bout du lac à l'autre et de toutes les villes de l'intérieur du pays, le peuple se lève comme un seul homme. Seules, les peuplades des Ormonts et de quel-

offert son cœur à miss Butterfly, et l'aimable Cora l'avait prévenu des projets de Bussy. Samuel, inquiet, était parti sur-le-champ pour amener contre l'ancien propriétaire de Scioto tous les journaux démocratiques. Dans un pays où l'opinion publique décide de tout, les journaux sont une arme mortelle. Quiconque a dans sa main cette arme est maître de la vie et de l'honneur de son adversaire. Il peut le calomnier, le diffamer, et le pousser à toutes les extrémités, même au suicide. Butterfly le savait, et comptait venir aisément à bout d'un étranger qui n'avait ni amis ni influence dans le pays.

En arrivant, il fit venir son fils, M. Georges-Washington-Butterfly.

— Quoi de nouveau, Georges ?

— Le cochon salé est à trois cents la livre.

— Bien. Il vaut six cents à New-York. Achetez-en cent mille livres, et expédiez-les sur-le-champ à la maison Wright et Cie.

— Le sucre d'érable vaut dix cent la livre.

— Attendez qu'il baisse, et vous achèterez. Est-ce tout ?

ques localités du Jura croient de leur devoir de soutenir l'autorité d'une aristocratie qui était la négation la plus complète des principes des hommes du Grutli.

Pendant que les vaillantes légions de la France républicaine arrivent pour prêter leur appui aux patriotes vaudois, l'édifice élevé depuis trois siècles par le patriciat de Berne et de Fribourg, sur les ruines de la féodalité et des franchises des villes suisses, croule de toutes parts.

Les chansons, il va sans dire, accompagnent les cris d'allégresse du peuple vaudois. Son caractère tout à la fois narquois et bon enfant est vivement empreint dans ces fragments de deux chansons de l'époque où l'ironie brille plus que l'harmonie et le style.

Chanson du 24 janvier 1798.

Mes amis, ce jour de fête
Est un jour cher aux Vaudois ;
Ce jour où la grosse bête
Regagna l'ancre bernois,
Jeur à jamais méprorable
Eclairé d'un ciel plus beau ;
O liberté délectable,
Tu rejoins nos coteaux
Pour vivre au canton de Vaud.

.....

Le départ des baillis bernois.

Enfin la tyrannie
Fuyant avec les ours,
Notre chère patrie
Est libre pour toujours.

.....

Pardonnez-nous, bons pères,
Nous troquons avec vous
Cette fois nos misères
Et vos plaisirs pour nous.

(A suivre.)

ALEX. MICHOD.

Les salles d'attente.

(Fin.)

Allons maintenant dans la salle des troisièmes, et nous y trouverons une variété aussi plaisante de types

— C'est tout.

— Bien. Georges-Washington, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

— Ma sœur est mariée ?

— Plût à Dieu ! mais la sotte restera fille, je crois. Le propriétaire de Scioto-Town arrive aujourd'hui même.

— Le propriétaire !

— Oui, ce Français qui avait acheté la forêt sur laquelle vous et moi avons bâti notre maison et la plus grande partie de notre fortune.

— Eh bien ! il faut le jeter à l'eau.

— J'y pensais ; mais vous ne voulez pas sans doute vous charger de cette besogne ?

— Pourquoi non, mon père ? Je me chargerai toujours avec plaisir de toute besogne qui peut contribuer à la sécurité de la maison Samuel Butterfly et fils.

— C'est bien dit, mais il faut prendre des précautions. Malheureusement personne n'est plus intéressé que nous à faire dis-

et de caractères. Et d'abord, vous rencontrerez les gens affairés, les abonnés du chemin de fer ; chaque jour on les voit revenir, tout occupés de leurs travaux et de leurs intérêts ; ils passent sans prêter aucune attention à leurs voisins et compagnons de route ; ils prennent et donnent leur billet machinalement et montent en wagon comme on monte chez soi. Ces Messieurs, qui savent compter, ont fait la judicieuse remarque qu'on arrive aussi vite en troisième classe que dans les deux premières et que, pour peu qu'on voyage beaucoup, la différence de prix fait une jolie somme au bout de l'année. Les deux casquettes blanches que vous apercevez au milieu d'une auréole de fumée recouvrent les honorables chefs de deux étudiants en théologie ; ces jeunes gens seront un jour, n'en doutons pas, des pasteurs pleins de charité, des ministres dévoués. Pour le quart d'heure, ils mettent à profit le temps que ne réclame pas l'étude pour avaler une gorgée à la coupe des plaisirs mondains, et s'ils font parfois une courte reconnaissance dans le domaine de Satan, de ses pompes et de ses œuvres, c'est à seule fin de pouvoir mieux combattre le prince des ténèbres un peu plus tard.

Ce campagnard (il n'y a plus de paysans) qui additionne en souriant d'un air narquois quelques chiffres inscrits dans son carnet, vient de faire un bon coup ; l'homme des champs a mis dedans le citadin, le village a trompé la ville ; c'est juste, parbleu ! comme ils disent : autant de pris sur l'ennemi.

On ouvre les portes, chacun se prépare, se coudoie et se pousse ; nous n'avons fait connaissance qu'avec deux ou trois d'entre eux ; le reste pour une autre fois, nous en retrouverons toujours. Tenez, pourtant, voilà un brave homme qui reste en arrière et qui, interpellé par l'employé, s'avance en *trébuchant* un peu ; le fonctionnaire obligeant se donne une peine incroyable pour démêler dans les réponses ambigües de l'ivrogne, le nom de l'endroit où va ce dernier et finit par l'abandonner à son sort. Mais ne soyez pas en peine du disciple de Bacchus, il arrivera chez lui sain et sauf, malgré tant d'obstacles qui pourraient l'arrêter ; pour monter dans le train, pour descendre à la bonne station, pour

paraître le Français ; le tiers de la ville nous appartient, et, s'il réclame son bien, nous payerons à nous seuls la plus forte part de l'indemnité.

— Nous ne payerons rien, mon père. Assemblez un *meeting*, annoncez que le Français veut déposséder tous les habitants de Scioto. Ameutez le *Scioto-Herald*, le *Scioto-Pioneer*, le *Morning-Enquirer*, tous les journaux dont vous disposez, et quand l'indignation publique sera au comble contre l'étranger, quand la mine sera bien chargée, mettez-y le feu. S'il n'est pas pendu, il craindra de l'être, et fuira jusqu'en France. De toute façon nous en serons délivrés.

— Peut-être, Georges-Washington ; mais tu peux te tromper dans tes calculs. J'ai vu ce jeune homme de près, et je le crois de force à résister. Nous n'avons pas affaire au premier venu.

— Tant mieux. Le succès n'en est que plus assuré. Le croyez-vous homme à se battre ?

— Que sais-je ? les Français ont la tête chaude, surtout en pays étrangers. Est-ce que tu voudrais l'appeler en duel ?

(La suite prochainement.)

éviter un char au trot, pour le mettre sur sa route, etc., il trouvera partout une main secourable, car chez nous, est-ce un bien ? est-ce un mal ? on a des trésors d'indulgence pour les gens qui ont bu un coup de trop.

Enfin, nous sommes seuls, sortons, je suis pressé et vais vous dire adieu pour aujourd'hui.

— Permettez, dis-je à mon diable boiteux en le retenant par le bras, deux mots seulement : ne croyez-vous pas que si j'écrivais vos observations, les personnes que nous venons de voir se reconnaîtraient dans les portraits que vous en faites ?

— Vous êtes jeune, mon ami, bien jeune, me dit en souriant le petit vieillard, ce n'est pas soi qu'on reconnaît, c'est le voisin.

H. R.

Lé tommé dé Pierro-David.

Ein vâitzé iena qu'è tota vretàbllia, cà l'è on bravo menistre que mè la contaie ; et que m'a de mémameint que l'étai arrevàie à ion dè sè pareints. Se vos ne vollià pas la cràire, que vollià vos que vos diesso ? Laisidé-la. Quand vos dio que l'è on menistre que m'è l'a contaie, pu pas mî vos dere.

Pierro-David ... ma fâi, po lo nom dé famille, m'ein sovigno pas, vos faut demandâ à cliàu d'Ollon, dein lo grand distri, iò l'affère est arrevàie... Pierro-David dan étai z'allâ lo desando né bàire on verro avoué lè z'amis ; quand ie dio ion, vos faut mettre quatre, cinq, chî et lè z'òtros. Dé sorta dan que l'étai pè vè lè onze hàuré quand saille frou dau cabaret po allâ se reduire. L'étai diai qu'on pinson, et tzantàvé son bè dè tsançon tot ein alleint contre l'hoteau :

- « Noutré sordâ sant dei troupiers
- » Qu'ant dègueilli lo Sonderbond ;
- » Vive noutré crânos taupiers
- » Qu'ant prâi ti cliàu croûios derbons ! } bis.

Remontàvé dan tot banament la tzerràire, quand vatequie on individu que veniâ avau tant que pouàve éteindre, avoué dei tommé su lé brés, que s'eincobllé à un melhion et que sé fot bas per dessus sè tommé, et lo'nâ dein iena. — Eh ! mon pour'ami dau bon Dieu ! que lei dese dinse Pierro-David, ài vos dau mau ? Et lei aidé à se relévâ, lei ramassé sè tommé que pouàvânt bin pèsâ quarante-cinq livrés eintre lè tràî, et lélei remet su lè brés. L'òtro sé laissé fére, ne dit rein, pas lo mot, et lo revatequie via avau lo velâdzo. Pierro-David arrevé à l'hoteau, apri avâi rallumâ sa pipa su la pouaire ; mà lei tràuvé 'na via dé l'òtro mondo : sa fenna, sa fellie, lé vesins, lé vesené, tot lo mondo bouailé apri on voleur qu'a robâ tràî ballé tommé de tieinze livré, et qu'a fotu lo camp avau lo volâdzo. — Pierro-David ! Pierro-David ! so desâi la fenna, noutré tommé san via, eo apri ! N'ein ohîu dau bruit à la càva, nos sein z'allàies vère... lé tommé étant via et lo voleur avoué ! — Hé ! té couàise pî le tsin, té couàise le tsin avoué !... Lo diabe té po on tonnerre ! mè que lei é ramassa sè tommé devant tsi lo capitaine, iò lé tchu